

---

M A N U S C R I T

---

***CE DÉMON QUI EST EN LUI***

de John Osborne

Traduit de l'anglais par Gisèle Joly et Séverine Magois

cote : ANG14N990

Date/année d'écriture de la pièce : 1948

Date/année de traduction de la pièce : 2013

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Paris. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N   A N T O I N E   V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

# Ce démon qui est en lui

John Osborne

traduit de l'anglais  
(Grande-Bretagne)  
par  
Gisèle Joly & Séverine Magois

Année d'écriture de la pièce : 1948  
Année de la traduction de la pièce : 2013

Contacts :

Gisèle Joly : [gisele.joly@aliceadsl.fr](mailto:gisele.joly@aliceadsl.fr)

Séverine Magois : [s.magois@gmail.com](mailto:s.magois@gmail.com)

John Osborne est représenté par Gordon Dickenson, Londres.

## PERSONNAGES

MRS EVANS	femme de ménage des Prosser
MR STEVENS	voyageur de commerce
MRS PROSSER	
DILYS	bonne à tout faire chez les Prosser
HUW PROSSER	
MR PROSSER	
BURN	étudiant en médecine
MR GRUFFUYD	pasteur attaché à la paroisse du village

### LIEU

*Le salon des Prosser, dans un village situé à une soixantaine de kilomètres de Swansea (pays de Galles).*

### ÉPOQUE

*Le présent [sachant que la pièce a été écrite en 1948].*

*Acte I : l'après-midi*

*Acte II*

*Scène 1 : vingt-quatre heures plus tard*

*Scène 2 : trois heures plus tard*

*Acte III : tôt le lendemain matin*

Note des traductrices :

*La fenêtre est à cour.*

*La porte d'entrée est au lointain milieu.*

*La porte menant à la cuisine est au lointain jardin.*

*L'escalier menant à l'étage part du lointain jardin.*

*Le buffet, le canapé et la cheminée sont à jardin.*

*La table est au centre.*

# Acte I

*Au lever du rideau, on surprend Mr Stevens descendant l'escalier à pas de loup. C'est un homme d'une quarantaine d'années à l'allure douteuse, avec quelques restes d'un physique autrefois avantageux. Il est vêtu d'un vieil imper et porte une valise dans chaque main. Surveillant d'un œil inquiet la porte de la cuisine, il n'a visiblement pas très envie d'être découvert. De la cuisine nous parvient la voix puissante de Mrs Evans, chantant une petite chanson égrillarde avec une certaine ostentation, manifestement très fière de ses vocalises. Au moment où Mr Stevens, se faisant aussi discret que possible, pose une de ses valises et s'apprête à ouvrir la porte d'entrée, Mrs Evans – une petite femme assez forte d'une cinquantaine d'années au visage très franc et à la concentration appliquée d'un petit enfant, donnant toujours l'impression de déborder de nouvelles tout aussi graves que palpitantes – arrive de la cuisine, l'air affairé, en enlevant son tablier. Alarmé, Mr Stevens se retourne brusquement, ce qui fait sursauter Mrs Evans.*

MRS EVANS : Oh, Mr Stevens, vous m'avez fait une de ces peurs.

MR STEVENS : Pardon, Mrs Evans.

MRS EVANS : Pour tout vous dire, j'ai cru que c'était Mrs Prosser et je me sentais un peu coupable, de ce que je chantais « Oh laisse-moi jouer avec tes boules de neige » au lieu de « Conduis-moi, douce lumière ». *(Elle va jusqu'au renfoncement de la porte d'entrée en passant devant lui pour prendre son châle à la patère, lui bloquant de ce fait le chemin. Ignorant l'impatience de Mr Stevens, elle poursuit son babillage.)* Mrs Prosser n'aime rien entendre d'autre que des psaumes dans cette maison. Oh, je ne lui reproche pas, mais moi, pour changer un peu, j'aime bien une chanson normale de temps en temps, ça remonte le moral. Pas vous ? *(Elle ne lui laisse pas le temps de répondre.)* Rien ne vaut une bonne chanson pour se donner du courage, que j'dis. Les psaumes, ça me rend toujours, un peu, ben, triste quoi, vous voyez ce que je veux dire ? *(Mr Stevens ouvre la bouche.)* Même les plus gais. Ça m'a toujours fait ça, depuis toute petite. Le dimanche, je pleurais pendant tout le culte. Et si mon père chantait un psaume en se rasant le matin – et à cœur joie avec ça, vu qu'il avait une si belle voix – j'en étais malheureuse pour la journée. Et il me disait : « Bron, ma fille, pourquoi tu pleurniches comme ça en entendant la musique du Seigneur ? Quand ça devrait te rendre gaie comme un p'tit oiseau. » *(Elle soupire à ce souvenir.)* Oui, sans doute que ça vous rend gai, mais d'une gaieté joliment triste. Et puis, on peut pas avoir de la religion tout le temps, dites ?

MR STEVENS, *ne cessant de jeter des regards inquiets dans l'escalier, par-dessus son épaule* : Non, sans doute.

MRS EVANS, *mettant son châle* : Bon ben, je ferais mieux d'y aller avant qu'ils me trouvent autre chose à faire. *(Alors qu'elle semblait sur le point de partir, elle*

*s'arrête, se souvenant de quelque chose.*) Ah, Mr Stevens, je savais bien qu'il fallait que je vous voie pour quelque chose.

MR STEVENS : Ah ?

MRS EVANS : Eh bien, c'est au sujet de ce verre. Loin de moi l'idée d'avancer des noms ou d'accuser qui que ce soit, bien sûr, mais ce verre, quelqu'un l'a cassé et je sais que c'était pas moi. Comme je l'ai dit à Mrs Prosser, à part moi, y a que vous qui allez dans cette chambre. Oh bien sûr je dis pas que c'est vous qui l'avez cassé, mais qui d'autre y va, dans cette chambre ? Je veux dire –

MR STEVENS : Ah, j'ignorais que j'avais cassé un verre. Si c'est moi, je suis vraiment navré. Je ne veux surtout pas vous causer d'ennuis. Deux shillings, ça devrait suffire, non, pour en racheter un ? *(Il fouille dans sa poche.)*

MRS EVANS : Ben oui, ça devrait, sans doute, mais c'est qu'il avait une grande valeur, ce verre. Il était très vieux, de ce qu'il était dans la famille de Mrs Prosser depuis des années, et je sais qu'elle y tenait beaucoup –

MR STEVENS : Ah, d'accord – cinq.

MRS EVANS, *prenant l'argent* : C'est très gentil à vous, m'sieur. Je disais juste ça –

MR STEVENS : C'est bon. *(Reprenant ses valises.)* Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

MRS EVANS : Ah, vous partez ?

MR STEVENS : Eh bien...

MRS EVANS : Si je l'avais su, je vous aurais fait vos bagages. Et vous auriez pas dû descendre ces valises tout seul. Vous auriez dû me dire, je vous les aurais portées.

MR STEVENS : C'est très gentil à vous – mais –

MRS EVANS : Vous partez pour combien de temps ?

MR STEVENS : Eh bien...

MRS EVANS : Quelques jours ?

MR STEVENS : Pas exactement.

MRS EVANS : Ah, juste pour le week-end.

MR STEVENS : C'est ça.

MRS EVANS : Vous allez chez des amis alors ?

MR STEVENS : Oui.

MRS EVANS : Ça par exemple, je savais pas que vous aviez des amis au pays de Galles.

MR STEVENS : Euh... si si. À Swansea. Mais j'y vais aussi pour affaires.

MRS EVANS : J'ai vécu à Swansea pendant des années avant d'épouser mon mari. Vous savez, il –

MR STEVENS : Pardon Mrs Evans, mais si je ne pars pas tout de suite, je raterai l'autocar.

*Il passe devant elle et ouvre la porte.*

MRS EVANS : Ah. Mrs Prosser sait que vous partez ?

MR STEVENS : Oui, oh oui. Au revoir. (*Il sort.*)

MRS EVANS : Au revoir. (*Criant dans son dos.*) À lundi. (*Elle attend une réponse qui ne vient pas.*) Y a des gens qui sont pressés tout de même. (*Elle le suit des yeux, perplexe. Soudain, poussant une exclamation, elle se précipite au pied de l'escalier.*) Mrs Prosser ! Mrs Prosser ! Mrs Prosser ! Venez voir deux minutes ! Oh là là, vite, vite, Mrs Prosser !

*Elle retourne précipitamment à la porte d'entrée. Mrs Prosser apparaît en haut de l'escalier et descend en toute hâte. C'est une femme mince, à la mine fatiguée, elle aussi dans la cinquantaine, mais qui se tient très droite, comme un fier petit soldat de la garde royale. Elle donne l'impression d'avoir bien du mal à se détendre. Ses vêtements ont l'air vieux, mais ils sont méticuleusement entretenus, et portés avec une grâce un peu guindée.*

MRS PROSSER : Mais que se passe-t-il, Mrs Evans ?

MRS EVANS : C'est ce Mr Stevens. Il a pris la route avec ses deux valises.

MRS PROSSER : Eh bien ?

MRS EVANS : Il vous l'a dit, qu'il s'en allait pour le week-end ?

MRS PROSSER : Non, il ne m'en a rien dit.

MRS EVANS : Oh là là, qu'est-ce que j'ai fait ! Il a payé sa note ?

MRS PROSSER : Oui, il m'a payée ce matin, comme d'habitude.

MRS EVANS : Ah, le ciel soit loué.

MRS PROSSER : Eh bien quoi, Mrs Evans ?

MRS EVANS : Il avait l'air tellement pressé de partir. Je me suis demandé pourquoi. Puis j'ai remarqué qu'il avait ses deux valises avec lui, les deux seules qu'il avait ici. Comment vous expliquez ça... ?

MRS PROSSER, *la regardant un moment, puis, très vite* : Bon, montez voir si sa chambre est vide. Moi, je vais m'assurer qu'on n'a pas touché à mon argenterie.

*Tout excitée, Mrs Evans se précipite à l'étage, tandis que Mrs Prosser se hâte d'inspecter les tiroirs du buffet. Quelques instants plus tard, Mrs Evans réapparaît en haut de l'escalier, hors d'haleine.*

MRS EVANS : Il est bel et bien parti, avec armes et bagages. (*Elle redescend.*)

MRS PROSSER : Il manque quelque chose ?

MRS EVANS : Non, j'ai rien vu.

MRS PROSSER : C'est très curieux. En bas non plus, on n'a touché à rien. Pourquoi ne m'a-t-il pas dit qu'il s'en allait ? Que vous a-t-il dit à vous ?

MRS EVANS : Qu'il devait s'absenter pour affaires et que donc il irait chez des amis à Swansea.

MRS PROSSER : Eh bien, je n'en pense pas moins qu'il aurait pu me prévenir. Après tout, c'est l'usage de donner un préavis d'une semaine. J'aurais pu louer la chambre la semaine prochaine si je l'avais su à temps. C'est bien d'un Anglais, ces manières – moi je trouve ça grossier. Il a dit qu'il ne reviendrait pas ?

MRS EVANS : Non, il a rien dit du tout. J'ai pas remarqué sur le moment, c'est seulement après que je lui ai trouvé un air un peu fuyant.

MRS PROSSER : Oh là là, que vais-je dire à Mr Prosser ? Il n'a pas apprécié tout ce scandale le mois dernier quand il a essayé de vendre ses articles du marché noir dans le village. « Tu gardes un œil sur cet homme, m'a-t-il dit, et à la prochaine entourloupe, il prend la porte ! » Mais ça ne me plaisait pas de l'espionner. Après tout, il n'a jamais rien fait de mal sous notre toit.

MRS EVANS : Non. Mais il me disait rien qui vaille. C'est bon débarras pour le village, moi j'dis.

MRS PROSSER : Oui, sans doute, mais que vais-je dire à Mr Prosser ?

MRS EVANS : Vous n'êtes pas obligée de tout lui raconter, si ? Dites qu'il vous a prévenue ce matin qu'il devait d'un coup s'absenter pour une affaire urgente.

MRS PROSSER : Ma foi, je ne peux pas lui mentir, mais si je me contente de lui répéter ce que vous m'avez dit, ça devrait passer, sans qu'il soit utile d'en dire plus, d'accord ?

MRS EVANS : Oh, je dirai pas un mot. Vous me connaissez, Mrs Prosser, muette comme la tombe, que je peux être.

MRS PROSSER : Oui. Eh bien, j'imagine que je ferais mieux de tout préparer pour le thé. Les hommes vont bientôt rentrer. Oh, et la table qui n'est toujours pas mise. Où est cette fille, là, Dilys ?

MRS EVANS : Je l'ai laissée à la cuisine éplucher les légumes pour ce soir. Ce qu'elle peut être dans la lune, la moindre bricole, ça lui prend la journée.

MRS PROSSER : S'il n'y avait pas tout le temps quelqu'un sur son dos, elle n'irait jamais au bout de rien. Allez la chercher, Mrs Evans, voulez-vous, et dites-lui que là, elle devrait être en train de mettre la table.

MRS EVANS : Ah bon, d'accord. *(Elle repart à la cuisine. Mrs Prosser jette un coup d'œil à la pendule sur la cheminée et fronce les sourcils. Allant au buffet d'un pas décidé, elle ouvre un tiroir et en sort une grande nappe blanche. Elle va à la table, déplie la nappe et commence à l'étaler. Mrs Evans revient.)* Elle sera là dans une minute, elle finit les patates. Si vous avez rien besoin d'autre, je vais me rentrer.

MRS PROSSER : Vous avez fait le sol de la cuisine, Mrs Evans ?

MRS EVANS : Oui, et bien failli me casser le dos, à genoux sur ces carreaux. C'est déjà assez difficile –

MRS PROSSER : Oui, oui, très bien. Alors si c'est tout, vous pouvez y aller, Mrs Evans. Et merci beaucoup.

MRS EVANS, *rajustant son châle* : Je vais faire son thé à Mr Evans et je reviens vous ramener votre linge. J'ai fini le repassage ce matin et il est resté prendre l'air.

MRS PROSSER : Très bien, Mrs Evans.

*Dilys arrive précipitamment de la cuisine. Le visage sale et les cheveux défaits, elle a dans les vingt ans et une beauté très sensuelle. Voyant que Mrs Prosser lui tourne le dos, elle s'arrête sur le seuil de la porte. Elle a l'air troublée et son assurance naturelle cède pour l'instant le pas à une certaine anxiété. Elle observe le dos de Mrs Prosser et*

*a, l'espace d'un instant, une expression insolente. Puis son regard se dirige vers la porte d'entrée, devant laquelle se tient Mrs Evans, et son expression change.*

MRS EVANS, *ouvrant la porte* : Il faut que je me dépêche. C'est la répétition pour la fête de la chorale ce soir. Et revoilà le froid. J'en aurai pas pour longtemps. (*Elle sort.*)

*Mrs Prosser se retourne, jette un coup d'œil à Dilys, puis, feignant de l'ignorer, va jusqu'au buffet pour prendre des couteaux et des fourchettes.*

MRS PROSSER : Eh bien ma fille, ne reste pas là bouchée bée. Qu'est-ce que tu as ? Et voilà, presque six heures moins cinq, et rien n'est mis pour le thé. Mr Prosser va bientôt rentrer. Huw aussi. Et prépare un plateau pour Mr Burn.

*Mrs Prosser part à la cuisine. Dilys commence à mettre la table quand des cris et des railleries se font entendre au-dehors. Huw entre et claque la porte derrière lui. Il reste là, adossé au vantail, à fixer des yeux le dos de Dilys pendant quelques instants. Il est d'un âge indéfinissable – entre seize et vingt ans – et très sombre. Mais on dirait presque un vieil homme, même si cela est démenti par son visage. Il a une intensité à fleur de peau, un regard éternellement las – regard que l'on ne saurait qualifier autrement que d'animal. Une bête prise au piège, avec toute la sincérité, la ruse, le pur instinct, l'émotion propres à sa nature. Dilys, sans lui accorder un regard, poursuit son travail.*

DILYS : Tu es en retard. (*Dehors, les rires, les cris, etc., se sont maintenant évanouis. Huw va rapidement à la cheminée, s'y appuie et contemple l'âtre vide. Dilys le regarde un instant d'un air interrogateur. Il est clair qu'elle hésite.*)

(*Redisposant les tasses et les soucoupes.*) Tu n'aurais pas vu Mr Stevens par hasard ?

HUW : Quand ?

DILYS, *avec impatience* : En rentrant.

HUW : Oui, je l'ai vu.

DILYS : Où ?

HUW : À l'arrêt d'autocar. Pourquoi ça t'intéresse tant que ça ?

DILYS : Ça m'intéresse pas.

HUW, *soudain* : Il est parti ?

DILYS : Oui.

HUW : Ah.

*Il retourne à sa contemplation de l'âtre. Dilys le regarde perplexe, presque en colère.*

DILYS : T'es content, hein ? (*Il relève lentement la tête.*) Tu ne l'aimais pas beaucoup. (*Un temps. Elle observe attentivement son visage.*) Tu me diras, c'est pas un critère. Tu détestes tout le monde, quasiment. Ça t'est déjà arrivé de bien aimer quelqu'un ? (*Leurs regards se croisent un instant. Dilys, apparemment incapable de soutenir son regard franc, dissimule sa déconvenue en allant au buffet.*) Bon, je peux pas rester là à parler avec toi toute la journée. (*Un temps.*)

HUW, *presque pour lui-même* : Ça t'embête qu'il soit parti. (*À Dilys.*) Non ?



DILYS, *se ressaisissant aussitôt* : Moi ? Pourquoi ça m'embêterait ?  
*Il ignore cette provocation. Une nouvelle idée semble lui traverser l'esprit.*

HUW : Peut-être que –

DILYS, *dominant à nouveau* : Eh bien ?

HUW : Peut-être que tu l'aimais.

DILYS : Ce que tu peux être nouille, Huw Prosser. Comme un vieux chien baveux, tiens. Tantôt tu nous lèches la main, tantôt tu nous l'arraches d'un coup de dents. (*Elle lui jette un regard en coin.*) Quoique, t'es peut-être pas aussi demeuré qu'on le prétend. (*Un temps.*)

HUW : Dilys !

DILYS : Oui.

HUW : Tu penses que je suis demeuré ?

DILYS, *quelque peu surprise* : Je sais pas. (*Calmement.*) Un peu bizarre, peut-être. C'est ce que tout le monde dit en tout cas.

HUW : Oui. C'est ce que tout le monde dit. (*Il paraît perdu un instant, puis regarde Dilys se rapprocher avec indifférence de la cheminée pour y chercher un fer à repasser. Ses yeux s'attachent jusqu'aux plus infimes mouvements de son corps.*) Dilys !

DILYS : Quoi encore ?

HUW : Tu fais quoi après le thé ?

DILYS : Qu'est-ce que ça peut te faire ?

HUW : Rien. Je me demandais, c'est tout. (*Soudain.*) Ça te dirait de sortir ce soir ?

DILYS, *s'immobilisant* : Avec toi ? (*Il fait oui de la tête.*) Pour quoi faire ? Ce culot que tu as. (*Elle rit.*) J'savais pas que t'avais ça dans le corps. Qu'est-ce qui te fait croire qu'une fille voudrait sortir avec toi ? Et pourquoi tu me demandes à moi ?

HUW : Tu es la seule femme que je connais.

DILYS : La seule qui veut bien te parler, tu veux dire. Tu dois me prendre pour une nouille. (*Elle se tourne pour s'en aller.*) Tu devrais avoir honte, Huw. (*Moqueuse.*) Avoir l'esprit si mauvais. (*Il l'attrape par la taille et l'attire contre lui. Elle le dévisage et son expression se durcit, trahissant une soudaine répugnance. D'une tape, elle lui repousse la main.*) Hé, pour qui tu te prends ? Ça, je le répéterai à ton père. Et tu sais ce que ça fera. T'as pas envie que le pasteur l'apprenne, si ? Taré, va.

*Il se détourne et monte l'escalier ; Dilys le suit des yeux. Mrs Prosser revient de la cuisine.*

MRS PROSSER : C'est Huw qui vient de rentrer ?

DILYS : Oui.

MRS PROSSER : C'était quoi tout ce bruit dehors ?

DILYS : Une bande de gamins.

MRS PROSSER, *comprenant* : Ah.

*Dilys observe le changement d'expression sur son visage.*

DILYS, *d'un air détaché* : Encore à lui crier après, faut croire.

MRS PROSSER, *consciente de sa soudaine faiblesse* : Il y a toujours des gens prêts à attacher des boîtes de conserve à la queue d'un chien. File à la cuisine, ma fille. Le jeune monsieur voudra aussi son thé.

DILYS : Mr Stevens est parti, c'est ça ?

MRS PROSSER : Oui. Il avait un rendez-vous à Swansea. Allez, dépêche-toi. (*Dilys repart à la cuisine. Mrs Prosser va jusqu'à la fenêtre, et tire les rideaux. Elle a l'air préoccupée. Mais dès qu'elle voit Huw redescendre l'escalier, son expression change. Il va droit au buffet.*) Qu'est-ce que tu cherches ?

HUW, *parcourant la pièce du regard* : Un cahier. Un cahier d'exercices. Je suis sûr de l'avoir laissé là-haut. Où il est ?

MRS PROSSER : C'est qu'il doit être quelque part en bas.

HUW, *sur un ton proche du défi* : Mais moi je l'avais laissé là-haut, et maintenant je l'ai perdu.

MRS PROSSER, *le regardant un instant avec inquiétude, puis d'une voix qui se veut rassurante* : Tu finiras bien par le retrouver. (*Elle va jusqu'à lui.*) Je te le retrouverai.

HUW, *brusquement et avec sauvagerie* : Non.

MRS PROSSER, *s'arrêtant net* : Mais je saurais sûrement mieux que toi où il est. Ne va pas te tracasser pour ça, mon garçon. Peut-être que Dilys l'a vu et qu'elle l'a mis à la cuisine.

*(Il la regarde fixement. Il y a en lui toute la méfiance de l'animal. Il tourne brusquement les talons et regagne l'escalier ; sa mère revient lentement à la table mise pour le thé et allume la lampe à pétrole.)*

*(Arrive Mr Prosser. C'est un homme plutôt petit mais bien bâti. Le regard perçant, d'une apparence générale dénotant une vigilance de tous les instants, il donne l'impression qu'il aurait fait un bon homme d'affaires s'il en avait eu les capacités. Comme sa femme, il semble incapable d'humour et tout ce qu'il dit est exprimé avec une réelle gravité, allant par moments, à l'image du reste de la famille, jusqu'à des accès de ruminations taciturnes.)* Bonjour, papa. Tu rentres tôt, non ?

MR PROSSER : Il est exactement six heures passées de quinze minutes. (*Retirant son manteau.*) Le thé n'est pas encore prêt ?

MRS PROSSER : Ça ne sera pas long. Dilys a été d'une telle lenteur aujourd'hui. Je ne sais pas ce qu'elle a. J'ai dû la secouer au moins deux fois aujourd'hui, je t'assure. (*Burn, en manteau et chapeau, descend l'escalier.*) Ah, Mr Burn, vous sortez ?

BURN : Oui. Je me suis dit que je passerais chez le docteur, le prévenir que j'ai trouvé à me loger.

MRS PROSSER : Vous ne restez pas pour le thé ?

BURN : Non, merci.

MRS PROSSER : Papa, c'est Mr Burn. Il logera ici quelque temps, en attendant de s'installer chez le docteur Hillman.

BURN, à *Mr Prosser* : Bonsoir monsieur. (*Mr Prosser lui répond par un simple hochement de tête.*) Bon, je me sauve. Bonne soirée.

MRS PROSSER : À quelle heure comptez-vous rentrer ? Vous voudrez manger quelque chose ? Nous soupons à neuf heures et demie.

BURN : Non merci. Je rentrerai sans doute assez tard.

MR PROSSER : Dans cette maison, nous avons l'habitude de nous coucher de bonne heure.

BURN : Je vois. Eh bien, je ferai de mon mieux pour ne pas vous déranger. Et puis j'ai ma clef. Votre femme me l'a donnée. Bonne soirée, donc.

*Burn sort. Mr Prosser fronce les sourcils et s'assied en tête de table. Dilys revient de la cuisine avec la théière. Il y a un bref silence empesé.*

MRS PROSSER, *en s'asseyant* : Mr Stevens est parti cet après-midi.

MR PROSSER, *observant Dilys d'un œil pénétrant* : Ah ! Pourquoi ?

MRS PROSSER : Il a dit qu'une affaire urgente l'appelait à Swansea.

MR PROSSER : Il reviendra ?

MRS PROSSER : Il ne savait pas trop.

MR PROSSER : Il doit pourtant bien savoir s'il reviendra ou pas. (*Un temps.*) Je n'ai pas souvenir que des lettres soient arrivées pour lui ce matin. Dilys, il est arrivé du courrier dans la journée ?

DILYS : Je ne sais pas, monsieur.

MRS PROSSER : Non, rien. J'espérais une lettre de tante Polly aujourd'hui, tu sais. Je me demande bien ce qui a pu arriver. Elle n'a jamais été bien solide et elle refuse de prendre soin d'elle comme elle devrait. Je n'arrête pas de lui répéter. Elle s'obstine à sortir par ces vents glacés sans jamais se couvrir convenablement.

DILYS : Mr Burn ne prend pas son thé dans sa chambre ?

MRS PROSSER : Non. Ça me paraît une drôle de façon de se conduire – ne pas prendre de thé. Enfin, le docteur Hillman l'invitera peut-être.

DILYS : S'il vous plaît, je peux y aller maintenant ?

MRS PROSSER : Papa, tu as besoin d'autre chose ?

MR PROSSER : Non.

MRS PROSSER : Alors c'est bon. Tu peux disposer, Dilys.

MR PROSSER, *regardant Dilys sortir* : Cette fille, il te faudra la surveiller de près.

MRS PROSSER : Si je n'étais pas tout le temps à la surveiller, elle n'en ferait pas lourd, crois-moi. Une feignante, voilà ce qu'elle serait si je lui en laissais l'occasion.

MR PROSSER : Je ne parlais pas de ça. Cette fille a du péché en elle. Et si tu ne l'écrases pas sous ton pied, il te mordra comme un serpent furieux. (*Mrs Prosser semble choquée.*) Je suis bien content que Mr Stevens soit parti. Je ne pense pas que ce soit le genre d'homme à avoir chez soi en même temps qu'une jeune fille.

MRS PROSSER : Il avait l'air respectable. Et de toute façon, en général, je suis là.

MR PROSSER : Par la fourberie de Mammon les voies du péché sont insoupçonnables.

MRS PROSSER : Rassure-toi, je l'aurai à l'œil, cette Dilys. Mais dans le fond, je ne crois pas que ce soit une mauvaise fille. (*Partagée.*) Tout de même, il était bel homme. Ces yeux magnifiques qu'il avait. Enfoncés. Je les ai remarqués dès que je l'ai vu.

MR PROSSER : Qu'importe ses yeux, femme. Ce qui importe, c'est sa religion. Je ne l'ai jamais vu à la chapelle de tout le temps qu'il est resté ici.

MRS PROSSER : Il était peut-être anglican. (*Mr Prosser, qui n'a pas l'air d'apprécier cette hypothèse, boit délicatement son thé à petites gorgées.*) Quoi qu'il en soit, Mr Burn a l'air très bien. Assez beau, lui aussi. Il a un joli nez grec.

MR PROSSER : Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

MRS PROSSER : Il étudie la médecine. Je suppose que c'est pour ça qu'il est ami avec le docteur Hillman.

MR PROSSER : Et Huw, où est-il ?

MRS PROSSER : J'imagine qu'il est là-haut. Je vais l'appeler. (*Elle veut se lever.*)

MR PROSSER : Reste là. S'il a besoin de son thé, il finira bien par venir.

MRS PROSSER, *hésitant, puis reprenant sa tasse de thé* : Il doit être fatigué. Il a encore travaillé tard au magasin hier soir. (*Avec inquiétude.*) Je me demande s'il va bien. Il aura faim après toute une journée de travail.

MR PROSSER : Ne peux-tu pas arrêter, femme, de te tracasser pour ce garçon ? Il peut se débrouiller tout seul, comme tout un chacun, non ?

MRS PROSSER : Il n'est pas comme – les autres garçons.

MR PROSSER : Inutile de raviver d'anciennes blessures ; on ne peut plus rien y faire, et plus vite tu te feras une raison après toutes ces années, mieux ce sera. Tout le monde l'accepte – sauf toi. Il serait temps que tu t'accomodes de ce que Dieu a choisi de t'accorder, tel que c'est, et cela devrait te rendre humble. (*Pensif.*) Humble, car un esprit malade ne peut apporter que la honte. Les voies de la chair sont celles de la faiblesse, de la douleur et de la maladie. Notre Seigneur Jésus fut un homme faible. (*L'essentiel de tout cela a été prononcé de façon parfaitement inconsciente, un peu comme un prédicateur laïque qui évoquerait pour sa famille un sermon tenu en quelque occasion informelle.*) L'homme de Cyrène dut lui porter sa croix. Et il s'est écrié : « Éloï ! Éloï ! » (*Un temps. Il se reprend et poursuit avec plus de naturel.*) Un corps faible peut conduire au bien car c'est ça l'humilité même. Mais pas l'esprit. Là, c'est différent. C'est par l'esprit que nous connaissons Dieu. Un esprit malade est une âme malade.

MRS PROSSER, *déconcertée et un peu impressionnée par tout ce discours* : Mais ça ne peut quand même pas être un péché ?

MR PROSSER : C'est le péché même. Passe-moi une tartine.

MRS PROSSER, *s'exécutant* : Mais on ne peut pas s'empêcher d'être malade.